

**INCULTE**



**LA VAGUE  
QUI VIENT**  
**DANIEL FOHR**

**ROMAN**

## DU MÊME AUTEUR

### Romans

*UN MORT PAR PAGE*, Robert Laffont, 2010.

*PRIÈRE DE LAISSER SES ARMES À LA RÉCEPTION*, Robert Laffont, 2012.

*L'ÉCLAIR SILENCIEUX DU CATATUMBO*, Robert Laffont, 2014.

*RETOUR À BUENOS AIRES*, Slatkine&Cie, 2018.

*L'ÉMOUVANTE ET SINGULIÈRE HISTOIRE DU DERNIER DES LECTEURS*, Slatkine & Cie, 2021.

### Théâtre

*NELSON E GEORGES* (traduction vers l'italien de Daniela Giunta), Nuova Ipsa, 2005.

Illustration de couverture : © Sébastien Plassard / Costume 3 pièces

© inculte, 2023

ISBN 978-2-36084-207-0

**DANIEL FOHR**

**LA VAGUE QUI VIENT**

roman

éditions inculte



*Pour Dominique et Alice, encore et toujours.*



*On dit que nul homme n'est une île, mais  
moi je dis, c'est quoi une île ? Voilà ce que  
je dis, Saul. C'est quoi, une île ? Penses-y  
un peu, mon vieux.*

STEVE TESICH

*Quelle est cette île triste et noire ? C'est  
Cythère,  
Nous dit-on, un pays fameux dans les  
chansons,  
Eldorado banal de tous les vieux gar-  
çons.*

CHARLES BAUDELAIRE





# I

## 70 000 ANS PLUS TÔT

Les hommes s'étaient dirigés vers la colline qui n'était pas encore une île. C'étaient des hommes trapus qui avançaient pieds nus en regardant autour d'eux et en levant leur gros nez, bien plus pratique à l'usage qu'un petit nez d'homme moderne pour inhaler l'oxygène nécessaire à la combustion des quatre mille cinq cents calories indispensables à leur survie dans l'hiver européen de l'époque. C'était une bande de cinq mâles et deux femelles qui chassaient le lièvre variable avec leurs lances à pointe d'os de renne et cueillaient des noix, leurs bifaces et hachereaux de silex dans un sac fait de panse de bœuf musqué accroché à la taille. Cela faisait quelque temps qu'il n'y avait plus dans le coin ni mammoths ni tigres à dents de sabre et leur vigilance était orientée vers la détection de mouvements de petits animaux dans l'herbe, vers les odeurs de plantes médicinales, de fruits, de charognes ou d'un feu invisible. Une partie du clan était restée au campement et terminait la construction des huttes et de la barrière coupe-vent sur un terrain déblayé près du passage d'un ruisseau, avec ce qu'ils avaient ramené de branches, de fougères et de hautes herbes. Le groupe marchait sur une pente

broussailleuse d'où émergeait un bouquet d'arbustes chargés de baies mauves comme ils n'en avaient jamais vu. Celui qui les guidait n'était pas le plus grand et portait des cheveux roux enduits de graisse et une barbe clairsemée. Il s'approcha du buisson, prit une des baies, la tritura entre ses doigts et la flaira. Ensuite, il lança un regard au plus vieux de la troupe, appuyé sur son bâton, un gars aux cheveux gris terne qui marchait avec un pied en dedans, et désigna les baies mauves, mais le vieux fit non, non, non, en secouant la tête, et il mit sa main sur son ventre avec une grimace. Le chef regarda les autres chasseurs, mais personne ne se proposa pour goûter les baies, pas plus les hommes que les deux femmes. Le sens du dévouement et de l'honneur, qui envoya à la mort nombre de héros au cours des siècles qui suivirent, était à l'époque un concept assez peu répandu. Le chef goûta la chair des fruits mauves du bout de la langue, puis lécha la paume de sa main, fit tourner la pâte dans sa bouche et l'avala. Il attendit un moment et comme rien ne se produisait, il se retourna vers la troupe, grommela quelque chose, avança le menton deux fois et il prit une autre poignée de baies qu'il avala d'un coup, sans les mâcher, puis une troisième pour finir. Tout le monde se mit alors à cueillir les baies et même le vieux avec le pied en dedans se laissa convaincre par les langues violettes du clan. Les baies n'étaient pas aussi bonnes que le prétendait le guide, elles étaient même plutôt acides, mais ils n'avaient rien mangé depuis la veille et la collation fut appréciée. Après quoi, ils reprirent leur exploration.

Au pied de la colline, celui qui menait la troupe poussa un grognement et s'arrêta. Il passa une main dans ses

cheveux gras, poussa un second grognement, puis mit la main sur son ventre et finalement s'accroupit. Les autres le regardèrent se vider et ensuite se regardèrent. Un deuxième chasseur mit la main sur son ventre avant de s'accroupir à son tour, et bientôt le groupe tout entier, à l'exception d'une des femmes, se baissa pour soulager ses crampes. Le fenouil sauvage qui calmait les contractions et les coliques ainsi que les plantes qui guérissaient des vers et des poisons étaient restés au camp. Tandis que le groupe se répandait sur la lande, le vieux avec un pied en dedans et des cheveux filasse grogna en direction du chef et tout le monde lui donna raison en grognant aussi, mais le chef détourna la tête et fit semblant de se concentrer sur l'horizon.

Après certaines modifications sismiques qui virent l'eau gagner sur la terre et la diviser à la fin du Pléistocène, cinquante mille ans plus tard, la colline où eut lieu l'incident devint une île de quinze kilomètres de long, large de quatre. Et c'est sur cette île qu'un amateur de concrétions découvrit, bien plus tard, un gisement de coprolithes humains datant du Paléolithique moyen, première trace de présence humaine sur l'île qui alors n'en était pas une. Peu après leur découverte, les fèces pétrifiées des Néandertaliens furent emmenées sur le continent afin d'y être étudiées et conservées, tandis qu'un moulage en résine prenait leur place, symboliquement protégé des curieux par une barrière blanche de trente centimètres de haut et une plaque expliquant de quoi il retournait.

Trois hypothèses s'affrontaient sur les vestiges et divisaient les archéologues. Certains y voyaient les premières

traces de toilettes collectives et s'appuyaient pour étayer leur théorie sur une division de l'espace en zones d'activités déjà observées chez Neandertal, à savoir un endroit pour dormir, un autre pour tailler les silex, un pour la cuisine et le feu et, ce qui semblait logique, un pour les déjections.

D'autres spécialistes, non moins qualifiés, penchaient pour un rituel préreligieux de restitution collective à la terre nourricière, une offrande dont le caractère magique ne faisait à leurs yeux aucun doute.

Une troisième école enfin soutenait la thèse d'un marquage du territoire semblable à celui des chiens qui urinent, un message olfactif destiné à d'éventuels groupes rivaux, une ébauche de ce qui deviendrait plus tard la propriété privée.

Cette première attestation d'une présence humaine sur l'Île était l'occasion, pour les touristes qui la visitaient, de blagues scatologiques dont un certain nombre tournaient autour du caractère des gens du coin et de leurs ancêtres. Alors qu'il est avéré que les Neandertal ne sont pas les ancêtres des Sapiens.

Mais une série de bouleversements, d'une nature autre que celui qui vit la colline encerclée par l'eau, avant que n'existent les actrices de cinéma, les pirates et les réparateurs de chaudière, allaient bientôt survenir, dont je fus le témoin et l'acteur.

## II

### 70 000 ANS PLUS TARD

J'étais arrivé sur l'île quelques mois plus tôt à la suite d'un naufrage, à croire qu'il n'y a pas d'autre façon d'aborder une île, comme Robinson, comme Ulysse. Ou comme Napoléon, parce qu'échouer à Sainte-Hélène si ce n'est pas un naufrage, je ne sais pas ce que c'est.

Le naufrage était celui de mes ambitions, que j'avais été contraint d'ajuster à la réalité du monde. Une douloureuse dégringolade. L'homme à l'intérieur était resté le même dans ses aspirations, la blessure en plus. Et contrairement à ce que tout le monde répète, tout ce qui ne vous tue pas ne vous rend pas plus fort. Tout ce qui ne vous tue pas, un accident, une maladie, une opération ou un échec professionnel, vous affaiblit. Ce qui ne vous tue pas vous mine, vous ronge, vous use, nuit à la qualité de votre sommeil, crée de l'angoisse, du stress, de la dépression, des rides, des cheveux blancs, des ulcères, des cancers et des douleurs musculaires. Tout ce qui ne vous tue pas raccourcit votre espérance de vie.

Je viens d'une lignée qui a produit des cavalcades d'aurochs sur les murs de grottes providentielles, sculpté les batailles de Trajan autour d'une colonne de marbre de Paros, peint les semailles de l'Égypte ancienne sur les parois de la tombe de Nakht et dessiné les trente-neuf

feuilletés en accordéon d'un codex maya conservé à Dresde. Mes prédécesseurs racontaient le monde en images quand l'écriture n'existait pas et que les écrivains étaient encore dans les arbres.

Ceci pour remettre en perspective le fait qu'un auteur de bandes dessinées n'est pas nécessairement quelqu'un qui n'a jamais rien su faire d'autre que de gri-bouiller dans les marges de ses cahiers, lieu commun qui lui colle à la peau et autorise ses lecteurs à lui taper dans le dos et à le tutoyer sous prétexte qu'ils ont l'habitude de le lire aux toilettes.

L'échec du premier tome de *La Galaxie des Mille Soleils*, une saga ambitieuse, sans aucun texte, une grande œuvre purement visuelle planifiée en treize albums, m'avait plongé dans un état d'abattement profond. Trois ans de travail engloutis dans les profondeurs de l'économie du pilonnage du papier.

L'ambition est le moteur de tout artiste, l'envie de croire qu'il est toujours possible de faire mieux, mieux que soi et mieux que les autres, d'accoucher de l'œuvre ultime et d'obtenir la reconnaissance légitime du plus grand nombre. Mais lorsque cette ambition se brise contre le mur d'une réalité contraire, elle se transforme en doute, en dépression, en suspicion, et l'idée que l'artiste se fait alors de son talent lui apparaît comme pure illusion.

Quelque chose n'avait pas marché.

Personne n'avait été capable de fournir d'explication rationnelle au phénomène. Comme si la promotion n'avait pas existé, comme si les piles d'albums sur les tables et présentoirs sur mesure en tête de gondole étaient

devenues transparentes, visibles par mes yeux seuls, comme si mon nom ne disait plus rien à personne, comme si j'étais devenu un inconnu du jour au lendemain, un invisible.

Le phénomène était d'autant moins compréhensible qu'il était concentré sur mon œuvre uniquement. Aucune chute des ventes sur le marché de la bande dessinée ne fut enregistrée lors de la sortie du premier volume, aucun événement qui aurait pu interférer dans le comportement des lecteurs, je n'étais mêlé à aucun scandale, aucune pandémie ne s'était déclarée. Un mystère absolu, une déchirure dans le tissu du réel, un trou de ver comme pour le porte-avions *Nimitz*.

Je regrettais de ne pas avoir été plus heureux quand ça allait bien et de ne pas avoir fait des provisions pour la suite.

Sans réserves financières et sans perspectives d'en constituer, j'avais vendu mes quelques possessions et transformé mon appartement en temple du dépouillement, au point que j'avais finalement résolu d'en faire l'économie et décidé de m'installer sur l'Île pour une période un peu plus longue que les vacances qu'il m'arrivait d'y passer seul ou accompagné, même si un artiste ne prend jamais de vacances, comme en attestent les carnets de Léonard de Vinci où le mot n'apparaît pas.





### III

## L'ÎLE

Sur une image satellitaire, l'Île ressemblait à une pirogue renversée, séparée du continent par une langue de mer large de cinq kilomètres sept cent cinquante, soit deux miles nautiques, un chenal animé par un courant puissant, obligeant les voiliers qui remontaient au vent à tirer d'innombrables bords. Le fond entre l'Île et le continent était de quarante-deux mètres au plus profond et sablonneux, avec des remontées à dix mètres, conformation qui dessinait dans le chenal de larges bandes turquoise dont les images embouteillaient les réseaux sociaux. Il y faisait chaud dès le printemps jusqu'au milieu de l'automne et durant le court hiver, il pleuvait soit un peu, soit beaucoup, selon les jours, comme s'il y avait deux îles distinctes, l'une méridionale, baignée de lumière, d'air chaud, de senteurs de thym, d'eucalyptus et de pierres sèches, l'autre enveloppée de cette tristesse océanique à laquelle les gens dépressifs ou qui ont à cœur de rentabiliser leur résidence secondaire finissent par trouver un certain charme.

Il arrivait qu'une tempête coupe l'Île du reste du monde. Aucun navire n'assurait plus la liaison et les touristes prisonniers venus pour la journée voyaient le

prix des chambres chez l'habitant s'envoler sans l'aide d'aucun algorithme. Des photos sur les tourniquets à cartes postales des magasins du port attestait qu'il avait neigé au moins une fois sur l'Île, des images de jardins blancs bordés de clôtures noires, de pins noirs et japonisants saupoudrés de blanc, d'une mer d'argent et de plages immaculées derrière un rideau de flocons immobiles.

Pendant, le gel y était plus éphémère que la glace pilée d'une margarita, et l'acclimatation d'essences de latitudes variées, plantées par des générations de marins et capitaines nostalgiques de contrées lointaines, se faisait dans la facilité la plus écœurante. Le bananier y voisinait avec le pin, le chêne avec le bambou, le mimosa fréquentait le bouleau, le figuier, l'eucalyptus, le hêtre, le châtaignier, l'érable du japon ou le catalpa. C'était presque trop.

En dehors de son climat idéal et de ses eaux cristallines, le syndicat d'initiative mettait en avant, sur son site et ses brochures en quatre langues, la diversité de l'offre culturelle. L'incontournable vestige néandertalien y figurait en première place et on y louait la voix encore vivante d'un poète mort au siècle précédant le précédent, un enfant du pays qui écrivait sur la mer et les paysages du coin et dont certains poèmes reproduits sur des panneaux placés par la mairie à des endroits stratégiques laissaient penser qu'ils avaient été inspirés sur place. Généralement, un banc accompagnait le panneau, comme une invitation à méditer les vers du Poète ou à se remettre de l'émotion de leur lecture. Une poignée de photos, présentes dans la mince anthologie de

poèmes vendus près de la caisse de l'Épicerie, représentaient le Poète en redingote noire, moustache et barbiche impériale, comme n'importe quel banquier ou ministre de son époque.

La légende d'un butin que le pirate Christopher Condent aurait enterré dans l'Île faisait aussi partie du patrimoine culturel local. L'encyclopédie en ligne indiquait qu'il était né à Plymouth en 1690, se prénommaient Christopher mais aussi William, Edmont, John, Edward ou encore Thomas, et qu'il était également connu sous le nom de Congdent, Conden, Congdon, Coudon, Connor ou Condell, parce qu'à l'époque on s'appelait à peu près comme on voulait, surtout si on était pirate. Et comme Condent etc. était manchot, il avait aussi hérité du surnom de Billy One Hand, ce qui évitait de s'embrouiller avec les noms et prénoms. Son Jolly Roger, le drapeau pirate, ne présentait pas une tête de mort mais trois, sur trois paires de tibias croisés. Une façon simple et efficace de renforcer son branding et d'affirmer son leadership.

Le plus vieux livre de l'Île, un registre des mouvements du port, exposé dans un cube de verre dans la salle des mariages de la mairie, faisait état d'une relâche, en janvier 1723, de *La Vierge de Grâce*, frégate de la Compagnie des Indes en provenance de l'île Sainte-Marie, en face de Madagascar. Ravitaillement ou mise à l'abri en prévision d'un mauvais temps, la raison de l'escale n'était pas précisée dans le registre. Il y était mentionné en revanche le nom de l'équipage et des passagers, et celui du pirate s'y trouvait noir sur blanc ou plus exactement à l'encre bleue sur un papier jauni.

Dans le même cube de verre, un fac-similé du journal, tenu par un associé de Condent, dont la pierre tombale demeure l'une des plus photographiées du cimetière pirate d'Ambodifototra sur l'île Sainte-Marie, accompagnait le registre. Le document, rédigé en anglais, relatait la fête mémorable qui avait précédé le départ du "*Grand Capitaine et ami Condent*" pour l'Europe, à bord de *La Vierge de Grâce*. L'associé y saluait le talent et la générosité de Condent "*un homme qui a tant donné à la piraterie et tant pris aux autres*" et concluait son compte rendu en lui souhaitant "*de s'installer dans le plus grand des confort avec son trésor sans pareil*" et de "*mourir dans son lit et le plus tard possible*".

Si l'escale du pirate sur l'Île semblait avérée, celle de sa fortune l'était aussi. Les historiens des affaires maritimes s'accordent en effet sur ses exploits, la valeur et le nombre de ses prises. Aucune source, en revanche, ne rapporte que Condent ait débarqué sur l'Île avec un coffre ou dessiné une carte sur une nappe de restaurant ou quoi que ce soit de ce genre. Mais la croyance d'un trésor enterré perdurait parce qu'il est plus facile de s'inventer une réalité que d'admettre sa sèche évidence. Sinon personne ne paierait le prix d'un billet de cinéma pour s'entendre raconter qu'il existe encore des îles où vivent des dinosaures, des singes de trente mètres de haut ou des savants fous, et c'est ce que l'Île offrait, la légende d'un trésor pirate. Et c'était gratuit.

En conséquence, un arrêté municipal rendait obligatoire une autorisation pour quiconque envisageait de creuser le sol à n'importe quelle profondeur et en n'importe quel endroit de l'Île, une façon sage d'éviter qu'une

armée de prospecteurs ne transforme le paysage en mine à ciel ouvert, mais qui compliquait les travaux de jardinage et de construction. Quant aux détecteurs de métaux, ils étaient interdits. Et c'est bien évidemment cette interdiction de chercher le trésor de Christopher Condent qui prouvait son existence aux yeux du plus grand nombre.

Établi face au continent, le Village était au centre de tout. On allait au Village, on descendait au Village ou on montait au Village. Il y avait le Continent, l'Océan, l'Île, et le Village, une cosmogonie assez simple qui permettait aux autochtones de trouver facilement leur place dans la Galaxie. Mais s'ils se considéraient légitimement comme au centre de tout, les gens des îles n'en demeurent pas moins conscients de la relativité de leur position dans l'univers, tant ils sont habitués à se voir confettis sur les cartes géographiques, quand ils n'y sont pas tout simplement oubliés.

Le Village se composait de quelques centaines de maisons blanches mais le Hameau n'en comptait que quelques dizaines au centre de l'Île. Le reste de l'habitat était disséminé un peu partout. C'était plus cher d'habiter le Village. La moitié des habitations situées hors du Village et du Hameau appartenait à des résidents secondaires qu'on appelait les Secondaires pour les différencier des gars du coin qui ne s'appelaient pas les Primaires ni "les vrais hommes" comme dans nombre de tribus qui vivent isolées, mais les Îliens ou les Natifs, comme sur toutes les îles. Les touristes constituaient la troisième population de l'Île. Dominante durant l'été, elle

maintenait une présence symbolique le reste de l'année avec quelques contingents de randonneurs du troisième âge et quelques âmes romantiques et solitaires qui s'égareraient certains jours d'hiver sur les sentiers détrempés et le sable humide des plages désertées.

Les trois populations, Natifs, Secondaires et Touristes, possédaient chacune leur code couleur, comme des oiseaux d'espèces différentes, ce qui permettait de savoir de loin et à l'avance à qui on avait affaire.

Les Natifs s'habillaient de couleurs sombres et d'étoffes épaisses, marron, noir, gris, bordeaux, vert bouteille, les Secondaires de toile délavée de coton ou de lin, de couleurs pastel, bleu, rose, vert et jaune, et de pulls sur les épaules en début de soirée. Les Touristes portaient du nylon et différentes variations de polymère, de PVC, d'élastomère et de polytétrafluoroéthylène de couleurs vives et souvent fluorescentes, bleu, jaune, orange avec accessoires assortis, gourdes, casquettes, sacs à dos, bananes.

Seuls les touristes prononçaient le nom de l'Île. Natifs ou Secondaires disaient l'Île : je suis de l'Île, j'ai une maison sur l'Île, tu vas sur l'Île pour les fêtes ? Le reste du monde s'appelait le continent, je vais sur le continent, j'arrive du continent, ou l'océan. Les gens du coin étaient comme ceux de tous les coins, maçons, agriculteurs, postiers, médecins, boulangers, mais généralement en un seul exemplaire. D'autres métiers manquaient, comme chef de projet informatique, strip-teaseuse, agent de la circulation, laveur de carreaux-alpiniste, installateur de néons, fabricant de cœurs artificiels, directeur des ressources humaines ou trader.

La côte occidentale, que bordait le chenal, abritait l'essentiel des plages. La plage des Amours était la plus grande, l'anse du Cygne, l'anse de l'Olivier ou la baie des Cochons qui portait le même nom que l'autre, parce qu'il y a toujours eu plus de choses que de noms pour les nommer et c'est pour ça que tant d'étoiles portent des numéros et qu'une trentaine de villes dans le monde s'appellent Paris. L'existence d'une microplage naturiste qu'aucun plan ni panneau n'indiquaient se transmettait de bouche à oreille parmi les touristes pratiquants comme un secret à ne révéler qu'aux personnes de confiance. Ma préférée était l'anse du Cygne, une demi-lune de sable rosé sur l'eau turquoise du chenal, cernée de mûriers, de myrtilliers et de cassissiers. Une strophe du Poète accueillait le visiteur au début du chemin, dans un cadre rouge en bois sur un mât de même couleur.

*Île d'exil,  
Mon âme en péril,  
Sur le sentier fragile  
D'un bonheur volatil.*

Et à côté, un banc rouge pour réfléchir à tout ça.

La côte orientale faisait face à l'océan. Elle était sauvage et rocheuse, exposée aux vents d'ouest. C'était la partie de l'Île dont les Natifs disaient avec fierté aux étrangers "C'est pas constructible", comme on dit "On n'est pas des imbéciles". Sur ce littoral, dont les dentelures rocheuses et les enfoncements justifiaient l'existence d'un club de plongée, seule la plage Blanche, que

les Natifs appelaient la plage des Noyés, offrait une belle langue de sable sans ombre.

Trait d'union entre le nord granitique et le sud calcaire, la plage des Noyés était surveillée en été, car le fond à quelques mètres du rivage plongeait d'un coup et surprenait le baigneur qui perdait pied sans s'y attendre. Au sud de la plage, sur un promontoire dont le flanc était couvert de genévriers bleu-vert, s'élançait la Navette, surnom local donné à la maison d'un architecte de renom, une flèche de béton pointée vers l'océan dont le toit prolongeait la falaise telle la proue d'un croiseur intergalactique, avec de larges ouvertures vitrées à l'italienne de part et d'autre, une prouesse architecturale dont les droits à l'image étaient protégés. De son vaisseau, l'architecte, lauréat pour cette réalisation du prix Frank Lloyd Wright, pouvait se projeter vers de nouveaux horizons comme il sied à tout bâtisseur visionnaire.

Quelques terrains agricoles d'inégales grandeurs occupaient le centre de l'île et fournissaient l'essentiel des fruits et légumes nécessaires à l'alimentation locale. Une poignée de pieds de vigne produisaient un vin confidentiel et folklorique. Au mois de juin, un champ de lin et un autre de lavande confrontaient leurs bleus phosphorescents de chaque côté d'un repli de terrain et rivalisaient avec les zébrures turquoise du chenal pour les photographes amateurs.

Il y avait, au nord, le bois au Cerf, et au sud le bois du Poète. Le bois au Cerf ressemblait à une petite forêt, un rassemblement de chênes verts avec des feuilles comme du houx qui ne tombent pas l'hiver et de châtaigniers communs qui poussaient entre de gros rochers de granit



gris qui, lorsqu'ils s'enfonçaient dans la mer, se couvraient d'oursins violets. De mémoire d'Îlien il n'y avait jamais eu de cerf dans le bois au Cerf, mais une colonie de perruches vertes à collier y avait élu domicile depuis quelques années, échappées d'une volière ouverte par accident sur un aéroport du continent. Au lever du jour, leur vol vert clair rayait le feuillage sombre du bois dans un nuage de cris perçants. À la pointe sud, le bois du Poète, une cohabitation de pins noirs et de pins d'Alep sur un sol sablonneux couvert d'un tapis d'aiguilles rouges, équilibrait la charge de la pirogue. Le bois du Poète avait la préférence des couples l'été parce que le coucher de soleil sur l'océan rendait plus facile la transition de se coucher aussi l'un sur l'autre. C'est la raison pour laquelle un distributeur de préservatifs avait été installé à l'entrée, ainsi que plusieurs poubelles. Le sol de sable et le tapis d'aiguilles ajoutaient à l'attractivité du lieu, même si les pins abritaient quelques colonies de chenilles processionnaires qui se mettaient en route au printemps et causaient certains dégâts sur les arbres. La chenille processionnaire, lorsqu'elle est attaquée ou lorsqu'elle croit l'être, lance des microdards empoisonnés. L'année précédente, les chenilles avaient rendu borgne un chat trop curieux et causé l'amputation de la langue d'un chien, parce que la curiosité ne se retourne pas uniquement contre les chats.

L'été, les chenilles traversaient le bois du Poète, prenaient le chemin qui menait à la route à la queue leu leu et franchissaient la chaussée pour aller s'enfouir dans la terre chaude d'un champ voisin, avant d'éclore et de se changer en papillons plutôt moches, grisâtres et velus,

comme des taons géants avec des ailes de papillon de nuit.

C'est le revers des îles : même celles qui possèdent la plus belle eau, le plus beau sable, les forêts les plus accueillantes et les cascades les plus féeriques abritent des dangers dont la taille va de l'amibe au grand requin blanc, en passant par le cobra jaune, la veuve noire à ventre rouge, le poisson-pierre et autres méduses, tiques, rats, scorpions, parasites et coraux. C'est l'illusion des îles, on s'y croit en sécurité mais on y meurt plus jeune qu'ailleurs.

## IV

### LA LONGUE MARCHÉ

C'était une fin novembre habituelle dans l'hémisphère nord, si tant est qu'il existe encore des habitudes en la matière. Un grand vide occupait la place du ciel, une pluie horizontale rayait toutes choses. Les corps-morts dansaient sur l'eau noire et j'attendais par une nuit d'automne le traversier, en compagnie de cinq ombres, sous la lumière des deux réverbères de l'embarcadère. J'attendais, un gros sac de toile en bandoulière et une valise cabine à la main dont les roulettes usées se coinçaient à chaque tour de roues.

Un clapot nerveux agitait l'océan comme un genou sous la table et une poussière de mer blanche volait sur la crête des vagues étêtées par le vent. La silhouette de l'Île se découpait le temps d'un éclair, noire sur le ciel blanc, tel un fantôme rétinien. Le traversier sortit de la nuit dans un gros bouillon phosphorescent. C'était une puissante vedette hollandaise en aluminium, blanche, avec un bastingage peint en rouge et, dans la cabine, quatre rangées de banquettes en plastique moulé bleues, réparties de chaque côté d'une travée qui menait à la poupe où le pont pouvait accueillir des marchandises, des bagages et des vélos par la passerelle arrière. L'été,

un navire supplémentaire de taille supérieure assurait la liaison pour répondre à l'affluence touristique.

La vedette se rangea à quai dans un demi-cercle répété plusieurs fois par jour. Derrière la vitre du poste de pilotage noyé d'ombre, la lumière orangée des cadrans éclairait le visage du passeur coiffé de sa casquette, comme un de ces portraits de marins qui fument la pipe à la lueur d'une bougie, le genre d'imitation de de La Tour qu'on trouve dans les brocantes, malheureusement. Les âmes sombres qui attendaient sous la pluie montèrent à bord. La passerelle fut ramenée sur le pont et la vedette quitta le quai, prête à franchir le Styx pour me déposer sur le rivage de ma mort sociale. Une plaque en plexiglas rivetée dans la cabine indiquait 24 passagers assis.

Le navire partit en crabe à cause du courant, avant de virer dans la nuit pour remonter au vent et naviguer à quarante-cinq degrés en amont du point où il espérait nous emmener. La traversée du chenal prit cinquante-cinq minutes quand par mer calme il en fallait deux fois moins. Nous accostâmes, enveloppés de cette froideur humide que les primo-retraités découvraient avec inquiétude à l'approche de l'hiver. Un homme sortit de la nuit pour amarrer la navette. Je débarquai avec mon bagage et traversai le quai. Les Îliens qui m'accompagnaient récupérèrent leur véhicule, voiture, camionnette, vélomoteur et me dépassèrent sans qu'aucun propose de me convoier et je regardai leurs feux arrière disparaître dans la profondeur de la pluie. Le port était désert, le quai luisant, les cafés fermés, les terrasses bâchées et ligotées frappées par la pluie. Aucune des fenêtres de la

capitainerie, un parallélépipède de ciment blanc, ni des maisons avoisinantes n'était éclairée. Le vent faisait cliqueter les manilles, et les drisses tambourinaient sur les mâts. Les flots claquaient sous les pontons flottants et les voiliers alignés bord à bord frottaient leurs pare-battages dans des couinements de caoutchouc mouillé. Le sac de toile me sciait l'épaule. J'avais hésité avec un modèle à doublure étanche.

C'était une arrivée en fanfare.

Je longeai le port et les boutiques éteintes en direction du centre et la pluie s'adoucit. La boutique d'artisanat proposait de graver le prénom de n'importe qui sur n'importe quel objet en bois, en cuir ou en porcelaine, le fromager vendait aussi du miel, des fruits confits et des pâtes, dans des emballages portant la silhouette de l'Île imprimée en rouge sur fond grège qui plaisaient tant à la clientèle, et puis plus loin La Galerie, *Espace de créations contemporaines*, exposait des peintures de régates empruntées à Dufy. Une veilleuse de sécurité laissait deviner à l'intérieur un présentoir avec des posters de l'Île en noir et blanc, des cendriers en céramique colorés et des dauphins en verre filé sur une longue étagère. Un Don Quichotte grandeur nature, fabriqué avec des déchets trouvés sur le continent, montait la garde derrière la porte d'entrée avec son assiette en plastique sur la tête, ses yeux en bouchons de bouteille d'eau minérale et sa barbichette en rebut de filet de pêche en nylon. La boutique de la presse qui jouxtait La Galerie faisait aussi papeterie et vendait en été des bouées, des serviettes de plage, des masques et des palmes dans un espace à peine plus grand que des toilettes de chantier.

Tout ce monde de promesses merveilleuses était pour l'heure en sommeil, inaccessible.

La bruine et la nuit s'étaient emparées de la Grand-Rue et je remontai les façades aveugles, croisant des rues vides où ne traînait pas même un chien, comme dans les films de zombies, où pas un bruit ne se faisait entendre dans l'air étouffé par l'eau en suspension. Tous les vingt-cinq mètres, un réverbère diffusait sa lumière jaune dans le crachin. C'était une reproduction de lampadaires anglais de la fin du XIX<sup>e</sup> avec quatre faces plates en verre surmontées d'une coupole en métal et munie d'un photo-détecteur qui en commandait l'allumage à la tombée du jour. Les réverbères étaient rouges comme les panneaux d'affichage, panneaux indicateurs, bancs publics, toilettes publiques, râteliers à vélos, jardinières et poubelles. Une charte graphique avait été mise en place quelques années plus tôt, après qu'une agence de communication avait recommandé à la municipalité de se différencier de toutes ces îles et localités de bord de mer qui avaient pris le bleu ou le vert comme identifiant. C'était le principe de la disruption. Le choix s'était porté sur un rouge garance. Il n'était pas illégitime de penser que la mairie avait suivi cette recommandation avec l'arrière-pensée que le rouge donnerait une visibilité supérieure à sa politique d'aménagement de l'espace public.

Je traversai la place Centrale, qu'on appelait aussi place du Marché les jours de marché. Un grand tilleul solitaire en bordure de l'esplanade résonnait de la pluie qui s'abattait sur ses larges feuilles qui résistaient encore à l'automne. L'arbre avait été planté à la Révolution, au mois de floréal, ce qui tombait bien pour un arbre à

fleurs odorantes, même si ses vertus apaisantes semblaient en dissonance avec l'esprit révolutionnaire.

Je dépassai le Restaurant Le Grand Large, fermé en cette saison et la mairie, fermée à cette heure. Le rideau de fer était tiré devant la supérette qu'on appelait l'Épicerie, et devant la pharmacie. La croix de néon bleu de l'église fermée en semaine clignotait dans la nuit au-dessus des toitures et des tuiles luisantes. Je sortis du Village et marchai jusqu'à la jonction entre la route de la pointe nord et celle qui conduisait au Hameau en direction du sud, embranchement qu'on appelait l'Embranchement parce que gens du coin préféraient réserver leur créativité à d'autres sujets.

Je suivis le haut mur en pierres sèches mouillées qui cernait la plus grande maison du Village, une sorte de manoir néogothique anglais qu'on surnommait le Château. Le mur qui entourait le Château était couronné de pots jaune safran d'où débordaient des géraniums roses, comme un Matisse sous la pluie. Derrière le portail en fer forgé, le bâtiment en granit rouge importé, avec voûtes décoratives en ogive et portes-fenêtres à croisillons blancs, se dressait au centre d'un parc de taille raisonnable défendu par un grand châtaignier sans feuilles. Sur le linteau de la porte d'entrée à double ventail à laquelle menait un large escalier de cinq marches, on pouvait lire une devise et une date : *Volens Nolens, 1847*.

Le Château avait été construit comme lieu de villégiature par un membre du cabinet particulier de l'empereur élu Napoléon III, puis avait appartenu à un capitaine de la marine marchande en retraite, avant d'être acheté à ses descendants par un industriel allemand cinéphile

qui en avait fait don à sa propriétaire actuelle, une actrice dont il s'était épris et qui l'occupait depuis. L'actrice était une égérie tardive de la Nouvelle Vague et avait tourné avec la plupart des réalisateurs qui la constituaient, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de la vague en question qu'un trait d'écume blanchâtre sur le sable. C'était une actrice connue des enseignants de plus de cinquante ans, des étudiants cinéphiles et des gens de cinéma que le cinéma intéressait encore. On parlait souvent de sa voix rauque et comme désaccordée, avec des accents toniques qui ne tombaient pas toujours sur les bonnes syllabes. Elle s'était installée sur l'Île trente-cinq ans plus tôt, après la sortie d'*Une nuit sans vous*, son dernier film, une coproduction dont l'ambition à peine déguisée était de remettre en selle un acteur américain bien trop âgé pour le rôle de séducteur qu'on voulait lui faire tenir en lui adjoignant une actrice européenne plus en phase avec l'époque. L'actrice, qui avait maintenant dépassé les soixante-dix ans, peut-être les soixante-quinze, fuyait les admirateurs, les touristes, les curieux en général qui pointaient du doigt la propriété où elle demeurait cloîtrée, en espérant l'entrevoir dans le parc ou derrière une fenêtre. La rumeur voulait qu'on aperçoive parfois son ombre fantomatique, l'hiver, sur le littoral désert ou au détour d'une ruelle. Il est vrai que l'Île offrait en cette saison toutes les conditions pour accréditer cette vision romantique, brouillard et pluie, océan tourmenté, tableau qui s'effaçait l'été, quand la chaleur assommait les touristes sur les plages, les lézards sur les pierres et les chiens dans les rues et que le soleil brûlait les jardins sous le ciel d'un bleu tyrannique.



Il était difficile de ne pas songer à ces gloires retirées d'un monde qui ne voulait plus d'elles, à Garbo, à Lugosi, à la Norma Desmond de *Sunset Boulevard*, ou à *Fedora*, même si l'actrice n'avait jamais eu l'aura ni la popularité d'une étoile hollywoodienne. Un écrivain de vingt-deux ans avait obtenu un prix prestigieux d'un comité prestigieux en publiant le récit de son attente déçue, toute une fin de semaine planté devant le portail de sa demeure avec une bouteille de whisky et un carnet de notes. Même si la présence de l'actrice contribuait à la notoriété de l'Île, le nombre de visiteurs espérant l'entrevoir diminuait néanmoins d'année en année. Je ne l'avais pour ma part jamais vue et ne conservais d'elle que l'image ancienne de ses films.

En revanche, il n'était pas rare d'apercevoir, les jours de marché, un homme d'une quarantaine d'années qui promenait un cabas à roulettes et avait à charge l'entretien du jardin et les courses de l'actrice, car même une actrice recluse a besoin de s'alimenter. L'homme vivait dans une dépendance de la maison et chacun le connaissait sous le prénom de Bayani, qui signifie "héros" en tagalog, langue principalement parlée aux Philippines. Il avait les traits fins, une peau grêlée et des cheveux noirs et plats.

Les maisons à partir du Château devenaient plus espacées et la surface des jardins plus importante. Je changeai mon sac d'épaule et continuai à traîner la valise à roulettes qui couinait dans la nuit silencieuse et le crachin dansant. Des millions de gouttelettes perlaient sur les aiguilles des pins et les mousses des murets. La route brillait sous les réverbères anglais et les flaques

renvoient l'image d'une lune trouble et mouvante dans un ciel invisible.

La maison était située à l'écart du Village, en direction de la pointe nord, sur la partie haute de la colline qui divisait l'Île à la façon d'une colonne vertébrale. C'était un parallélépipède spacieux aux murs épais, qui sentait l'inhabité. Il avait abrité successivement un pêcheur, un notaire et un couple de retraités, avant d'être acheté par celui que j'étais à l'époque et qui était sensiblement différent de celui que je suis devenu à la suite de cette décision.

Les artistes affectionnent les refuges insulaires, Gauguin aux Marquises, Hemingway à Cuba, Pissarro à Saint-Thomas, Neruda à Chiloé, Stevenson aux Samoa, etc., de quoi tenir tout un dîner. Une maison pour échapper à la gloire, loin des sollicitations et tentations de la ville, un sanctuaire destiné à devenir plus tard un lieu de pèlerinage dans lequel les foules curieuses n'auraient pas le droit d'entrer en short en mangeant des glaces. C'est comme ça que je voyais les choses.

Le bois ayant joué, j'ouvris la porte en m'aidant du pied et j'entraï. Je dégoulinais d'un peu partout et préférai attendre avant d'appuyer sur l'interrupteur. Je déposai le sac de toile sur la table de la cuisine et laissai la valise au pied de l'escalier qui montait à la chambre. J'enlevai ma parka et me séchai les cheveux et le visage avec un torchon que je ne me rappelais pas avoir lavé. Rien n'avait changé depuis mon dernier séjour, excepté l'odeur d'humidité qui flottait dans la maison. J'enclenchai le thermostat du chauffage mais le témoin ne s'alluma pas. On accédait à la chaudière par une trappe extérieure fermée par un cadenas qui menait au sous-sol,